



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS

*Liberté
Égalité
Fraternité*

PRIX JEAN RENOIR 2020-2021 | DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Slalom

de Charlène Favier

PHILIPPE LECLERCQ

CANOPÉ
ÉDITIONS

AGIR



Slalom

DE CHARLÈNE FAVIER

Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé dans le cadre du prix Jean Renoir des lycéens 2019-2020, attribué à un film par un jury de lycéens, parmi sept films présélectionnés.

Le comité national en charge de la présélection est composé de représentants de la Dgesco (Direction générale de l'enseignement scolaire), de l'Inspection générale de l'Éducation nationale, du Sport et de la Recherche, du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de Réseau Canopé, de la Fédération nationale des cinémas français, d'enseignants, de critiques de cinéma et d'un représentant de la jeunesse. Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le CNC, la Fédération nationale des cinémas français, et avec le soutien des Ceméa, de Réseau Canopé, des *Cahiers du cinéma* et de *Positif*.
eduscol.education.fr/pjrl

- 4 Entrée en matière
- 5 Zoom
- 6 Carnet de création
- 8 Matière à débat
- 10 Envoi

Directrice de publication

Marie-Caroline Missir

Directeur artistique

Samuel Baluret

Responsable artistique

Isabelle Guicheteau

Auteur du dossier

Philippe Leclercq

Suivi éditorial

Nathalie Bidart

Iconographie

Adeline Riou

Mise en pages

Michaël Barbay

Conception graphique

Gaëlle Huber

Isabelle Guicheteau

Photos de couverture et intérieur

© Mille et Une Productions

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2020

(établissement public

à caractère administratif)

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex

Slalom

Réalisation : Charlène Favier

Distribution : Jour2Fête

Production : Mille et Une Productions

Genre : drame

Nationalité : France, Belgique

Durée : 92 minutes

Sortie : 4 novembre 2020



Entrée en matière

POUR COMMENCER

Née à Lyon en 1985 (mais Burgienne de cœur), Charlène Favier grandit en dévalant les pistes de ski de Val-d'Isère, qu'elle quitte sitôt le bac en poche, autant pour fuir le poids de sa famille que pour s'adonner à sa double passion du voyage et du théâtre (étudié en option au lycée). Diplômée de la School of Physical Theater, l'école Jacques Lecoq de Londres, elle s'exile un an en Australie où, saisie d'un désir de témoigner de son expérience, elle tourne en autodidacte un moyen métrage en 2010, *Is Everything possible, Darling?*, sur la communauté alternative et hippie de la ville la plus à l'est du « continent », Byron Bay. Cette première expérience documentaire – plus tard réitérée avec *Lieu d'être au Familistère de Guise* (2015), retraçant la genèse d'un spectacle de la chorégraphe Annick Charlot –, est perçue par la jeune femme comme un tournant décisif, révélateur d'elle-même et de son rapport au monde et aux images. « Le cinéma, confie-t-elle aujourd'hui, est un médium idéal pour écouter, regarder, deviner ce qui n'est jamais dit, révéler les dieux et les démons qui se cachent au fond de nos âmes. Après mon adolescence chaotique, c'est le cinéma qui m'a permis de plonger à l'intérieur de moi pour sublimer mes traumatismes. Sur les tournages, j'ai trouvé une famille et un territoire où je pouvais enfin être au monde. Faire du cinéma est pour moi un acte de résilience ¹. »

Entre-temps, Charlène Favier est revenue en France où elle a fondé sa société, Charlie Bus Production, destinée à lui assurer un cadre propice au développement de projets singuliers et personnels tels que *Lili j'étais...* (2010), son premier court métrage de fiction, tourné dans un élégant noir et blanc de série noire, ou *Voluptés artificielles* (2015) et *Le Serpenteaire* (2017), deux clips expérimentaux.

Désireuse d'étendre ses compétences artistiques, Charlène Favier part ensuite se former à la direction d'acteurs dans les ateliers new-yorkais d'Eurica Media Lab, puis à l'écriture et à la réalisation au sein du GREC (Groupe de recherche et d'essais cinématographiques), qui lui permet de réaliser un deuxième court métrage autobiographique, *Free Fall*, en 2012. Après *Lili j'étais...*, narrant l'histoire d'une entraîneuse de bar qu'un inconnu de passage conduit à changer de métier, le cinéma de Favier s'affirme dès lors comme un espace d'étude du féminin, peuplé d'héroïnes émancipées ou en rupture, curieuses d'explorer les limites de leurs relations avec autrui. À l'image de Liberté, la jeune protagoniste de *Free Fall* (2012) qui, le temps d'un séjour initiatique au bord de l'océan, découvre les vertiges de l'errance au fil de ses brèves rencontres.

Dans *Omessa*, qu'elle tourne en 2015, Charlène Favier s'attache aux pas d'une jeune femme qui, atteinte d'un cancer du sein, rejoint la Corse natale de sa mère défunte pour y interroger son père et les secrets de son hérité. La même année, la cinéaste intègre l'atelier scénario de la Fémis (2015-2016), avant de questionner, dans *Amir et Léa* (2017), la capacité de deux adolescents, confrontés à une grossesse inattendue, à se libérer du carcan familial et social.

En 2018, Charlène Favier réalise encore *Odol gorri*, son cinquième court métrage de fiction, où elle précise son projet cinématographique et, surtout, trouve les moyens de « [s]e confronter à la violence de certaines scènes » de la vie d'Eva, une jeune rebelle de 15 ans qui, après s'être enfuie de son centre éducatif pour délinquants mineurs et avoir trouvé refuge sous la bâche d'un thonier à quai, se retrouve seule en mer avec un équipage de marins-pêcheurs. Une relation ambiguë naît alors entre l'un d'eux et l'ado, moitié moins âgée. « Cette expérience, souligne la cinéaste, a nourri l'écriture de *Slalom* et m'a encouragée à toujours me placer du point de vue du personnage principal. Ce tournage m'a aussi permis de trouver un alter ego avec la comédienne Noée Abita. »

¹ Toutes les citations de Charlène Favier sont extraites du dossier de presse du film. Accessible sur <https://www.jour2fete.com/distribution/slalom>

SYNOPSIS

Lyz, 15 ans, vient d'intégrer la prestigieuse section « ski-études » du lycée de Bourg-Saint-Maurice. Fred, son entraîneur et ex-champion, décèle en elle des capacités de future championne. Galvanisée par son soutien et les premières victoires en compétition, Lyz s'implique alors sans compter et bascule progressivement sous l'emprise de l'adulte...

FORTUNE DU FILM

Retenu en sélection officielle du Festival de Cannes 2020, *Slalom*, le premier long métrage de Charlène Favier, a reçu le prix d'Ornano-Valenti au Festival du film américain de Deauville, le prix Magelis des étudiants au Festival du film francophone d'Angoulême ainsi que le Bayard de la meilleure photographie au Festival international de Namur, en 2020.

Zoom



Un bureau, une adolescente, quatre adultes. Alors que la courbe en chute libre des résultats scolaires de Lyz croise la trajectoire inverse de celle de ses podiums sportifs, le proviseur de son lycée (de trois quarts dos, à droite de l'image), alarmé du problème, a convoqué une réunion dans son bureau en présence de l'intéressée, de sa mère (à la droite de Lyz), de son coach Fred (seul debout derrière elle) et de Lilou, sa compagne et la gestionnaire du club qu'ils dirigent ensemble (à sa gauche). La lumière du soleil, venue d'une fenêtre située à droite du cadre, se réfléchit sur les documents recouvrant le bureau du chef d'établissement et illumine les visages des quatre personnages qui lui font face. Cette lumière, ainsi diffusée, donne à voir un subtil jeu de regards et jette un éclairage sur les préoccupations de chacun, enjeu de la mise en scène.

Pour le représentant de l'Éducation nationale (dont le positionnement dans le plan traduit l'aveuglement de l'institution), il s'agit surtout de déterminer une solution, avec ses interlocuteurs, afin d'offrir à la lycéenne les moyens de satisfaire la double exigence scolaire et sportive de son cursus. De concilier ski et études, sachant que Lyz (obstacle supplémentaire que découvre le proviseur lors de l'entretien) vit seule dans un studio et ne reçoit aucun soutien de sa mère. Cette dernière, domiciliée à Marseille où elle travaille, ne peut ni réduire son éloignement ni superviser (y compris par Skype...) l'assiduité du travail scolaire de sa fille.

Nous sommes ici au milieu du film et au carrefour d'une crise dont les symptômes s'étalent non seulement sur le bulletin de notes de Lyz, mais également sur son « pauvre » visage, en dépit des victoires et de la glorieuse carrière que Fred lui prédit. Un visage boudeur qui contredit l'enthousiasme insistant de l'entraîneur et qui, nous le savons avec elle, renferme dans sa morne expression le souvenir traumatisant de son agression sexuelle comme explication de sa déroute scolaire. Un visage qui traduit la crainte, le doute, l'indécision, le désarroi, face à une situation qui la dépasse.

Certes confuse de ses piètres résultats scolaires, l'adolescente est bien plus encore troublée par la nature de la relation dans laquelle Fred l'a engagée et dont elle ne connaît pas les règles. Inapte à se déterminer, égarée, démunie, plongée dans un état de désordre intérieur qui la fige, la tient prisonnière de ses sentiments, elle ne dit rien. Ne défend même pas sa passion du ski et le rare privilège de son admission en « ski-études ».

Au centre de la discussion, de l'image et des regards, Liz abandonne aux adultes le soin de choisir pour elle. Ou plutôt laisse-t-elle Fred dicter l'entretien et peser de ses arguments sur l'issue de la réunion. La distribution triangulaire des personnages dans l'espace de la mise en scène fait de lui le personnage dominant, en surplomb dans le dos de Lyz, le buste et le regard penchés sur elle, l'œil intense, pygmalion nocif qui presse de sa présence physique, manipule à (très) proche distance, pousse Lyz dans le dos à vaincre ses réticences, à ne pas renoncer, à persévérer en dépit des difficultés. Lyz a « du potentiel », clame-t-il, sûr de son effet et de son influence sur la mère de Lyz. « Il en va de son avenir », assène-t-il encore.

La mère, aussi désespérée que sa fille, la tête tournée vers elle, regrette la situation, s'en impute la responsabilité tout en déplorant ses sacrifices financiers. Comme Lyz, elle est piégée. Sensible aux injonctions de Fred, elle cède à sa proposition d'accueillir Lyz chez lui et sa compagne Lilou, à qui celui-ci extorque *ipso facto* le consentement. La jeune femme, prise au dépourvu (et « en otage »), apparaît alors comme son alibi, la preuve de sa bonne foi, la caution morale et scolaire du suivi de l'élève. Le regard de perplexité qu'elle jette à Fred semble vouloir en déceler l'arrière-pensée.

L'autorisation de la mère est perçue par Lyz comme un abandon d'autorité, une rupture du lien qui la rattache à elle, une incapacité à la défendre des dangers ; un accord – une complicité (par négligence) – qui fait sauter le dernier verrou des possibles et scelle son « avenir », la livre pieds et poings liés à son bourreau. Perdue dans le vague de ses pensées, Lyz finit par acquiescer. Mais de quoi, de quels aveux ou appels à l'aide, ses grands yeux de biche, braqués sur ceux du proviseur, sont-ils alors l'expression ?

Carnet de création

Débuté sur les bancs de la Fémis en 2015 et co-écrit avec Marie Talon, le scénario de *Slalom* s'inspire d'un épisode de la jeunesse de Charlène Favier. « À l'adolescence, j'ai subi des violences sexuelles dans le milieu du sport, confie-t-elle. Comme beaucoup de victimes, j'ai intériorisé pendant de nombreuses années. »

Le besoin, tant cathartique que politique, de témoigner et de dénoncer nourrit alors le processus de création du film : « En écrivant, je voulais briser la loi du silence, car dans le sport, les abus et les agressions sexuelles sont le sujet tabou par excellence. » Favier fait alors le choix d'un développement psychologique de son sujet, attentive aux « ambivalences et [aux] états d'âme qui traversent mon personnage, précise-t-elle, plutôt que d'illustrer uniquement les agressions et leurs conséquences ».



La cinéaste s'applique ainsi autant à raconter les mécanismes de l'emprise de l'entraîneur sur son élève, dont la vulnérabilité passe d'abord ici par l'éloignement avec sa famille, que la construction du regard que l'adolescente porte sur l'adulte, dépositaire de l'autorité. Et le regard que celle-ci cherche en retour, la confiance ou l'admiration qu'elle développe ou qu'elle demande, la reconnaissance qu'elle s'aliène, les doutes qui la rongent, les efforts qui unissent, les succès qui rapprochent, les limites qui s'effacent, les désirs qui affluent...

Pour autant, la réalisatrice souhaite faire des enjeux psychologiques et moraux de son cinéma le moteur d'une mise en scène physique, d'une chorégraphie des corps qui s'ignorent d'abord, se rejettent, se cherchent confusément, inconsciemment chez Lyz, qui méconnaît encore ses désirs, ou qui les découvre, qui ne sait ce qu'elle cherche, sinon briller dans l'œil du maître, ni ne sait ce qu'elle risque, à l'inverse de Fred, parfaitement lucide, qui connaît les règles du jeu, qui agit bientôt avec l'expérience séductrice et sexuelle de l'homme adulte, conscient de ses désirs et des moyens de les satisfaire.



Charlène Favier travaille sans répétitions, « pour garder de la spontanéité » au moment des prises de vue. L'énergie et le langage du corps sont au cœur de son dispositif physique et sportif. Chargée d'en incarner les enjeux, Noée Abita (Lyz) suit alors un intense protocole de formation durant lequel la comédienne « s'est isolée deux mois avec Émilie Socha, la coach sportive de la section ski-études de Bourg-Saint-Maurice, pour faire de la musculation, de la proprioception [perception, intuitive ou non, des parties du corps par les sensations kinesthésiques (muscles, os, articulations) et posturales, Nda] et pour s'imprégner de la gestuelle et de la routine des skieurs de haut niveau. C'est dans cette solitude et pendant sa préparation physique et mentale que Noée a construit son personnage. Ensuite sur le plateau, c'était fluide, elle n'avait plus qu'à agir selon son instinct [...]. Même méthode avec Jérémie [Rénier], qui a, lui aussi, passé beaucoup de temps en amont avec les entraîneurs des clubs de la région ».

L'élaboration du personnage de Fred fait également l'objet de longues discussions entre Jérémie Rénier et la réalisatrice, y compris pendant le tournage, afin de comprendre et de justifier « la psychologie du personnage [...] d'où venaient ses motivations et ses pulsions [...] comment Fred allait investir Lyz de son obsession de réussite et de reconnaissance. Un des défis de Jérémie était d'incarner un homme qui n'est pas un harceleur coutumier de l'abus sexuel mais qui, en agissant dans une pulsion, signe le début de sa chute ».

La montagne est un élément de décor déterminant du récit et de sa mise en scène. Sa grandiose présence infuse du tragique dans les caractères et met les personnages à l'épreuve de son austère spatialité. « J'ai fait beaucoup de repérages pour découper le film en fonction de l'architecture, de la lumière et de la géographie des décors, précise encore la réalisatrice. Jusqu'à la veille du tournage, j'ai beaucoup réécrit en fonction des décors, car pour moi le scénario est un document de travail qu'il faut mettre, dès que possible, à l'épreuve des corps et des paysages. »



Matière à débat

ESTHÉTIQUE DU FLOU

Slalom débute dans le flou. Par un plan flou, qui a valeur de profession de foi de la réalisatrice Charlène Favier, dont le film ou récit de (dé)formation explore les contours opaques délimitant les rapports entre un entraîneur de ski et sa jeune championne. *Slalom* débute dans le flou, figure de style de sa mise en scène de l'espace (du trouble, et *in media res*). Dans la cour du lycée de Bourg-Saint-Maurice, des silhouettes s'agitent ; un homme commande, conseille, encourage. Et sanctionne Lyz, qui « gêne tout le monde », avant de la rappeler à l'ordre (« Lopez ! ») quand celle-ci s'écarte du groupe pour rejoindre sa mère au bord de la cour, venue à la fois lui signifier son inscription au lycée et acter leur séparation. Lyz, nouvelle élève en section « ski-études » du lycée, s'apprête à vivre seule dans un studio, loin de son foyer monoparental. La mise au point de l'image est fixée sur Lyz, souvent filmée en focales courtes et entourée d'un halo flou.

MONTAGNE À GRAVIR

D'emblée, une relation de défiance se met en place entre l'entraîneur Fred et Lyz. L'homme, peu convaincu de la légitimité de l'adolescente à figurer dans son groupe d'excellence, la tarabuste, et la met même au défi de son exclusion dès la première course. Le discours de l'entraîneur est direct, familial, complice avec ceux dont il apprécie les qualités sportives, blessant ou ironique avec Lyz, qu'il malmène sans égards pour sa sensibilité. Son aisance rudoyante et son franc-parler lui assurent une forme de pouvoir viril et vertical, une ascendance écrasante pour « obliger » ses élèves à dépasser leurs limites physiques, à aiguiser leur esprit de compétition, à se sublimer afin de côtoyer l'élite nationale et internationale où il prétend les mener. Circuit régional, championnat de France, coupe d'Europe, et enfin le Graal, les Jeux olympiques, énumère-t-il en guise de préambule au programme sportif de l'année scolaire, autant pour définir les objectifs à atteindre que pour exalter leur courage et leur orgueil. La quête de la victoire brandie comme appât.

Les attentes, comme la discipline de préparation physique, sont, par conséquent, élevées. Une montagne – souvent vue en contrepoint fascinant et effrayant des images de la fiction – se dresse devant les yeux de Lyz qui, en plus de la triple pression (scolaire, sportive et financière) que représente son intégration en « ski-études », doit surmonter le mépris de Fred. Privée de sa propre estime, l'adolescente s'efforce vite de justifier sa présence dans le groupe afin de complaire à son entraîneur et de s'attacher sa reconnaissance – une reconnaissance qui lui fait d'autant plus défaut que sa mère ne porte guère d'intérêt à son projet (quant au père, il n'existe tout simplement pas). Très vite placée sous la dépendance de Fred, Lyz pense ne pas pouvoir se construire sans lui, et lui devoir son avenir ; elle fait de lui un passage obligé, une contrainte nécessaire à son épanouissement et à son succès.

LA PROMISCUITÉ DANGEREUSE

Aux yeux de tous, Fred est doté d'une autorité naturelle, mélange de fermeté et de souplesse, de bienveillance et de rudesse, qui inspire la crainte, sinon le respect, de ses élèves. Sa familiarité définit un espace de confort et de confiance propice au travail détendu. Jamais déplacée, elle est raccord avec le caractère de ses jeunes élèves, sensibles à l'esprit de bonne camaraderie qu'il instaure entre eux et lui. Cette familiarité dessine les limites grossières d'une intimité partagée par tous, d'un espace commun de circulation des corps à l'exercice, en contact permanent, que l'on observe et étudie sans relâche, que l'on touche, que l'on palpe, que l'on masse, que l'on aide de la main pour garder un geste ou une posture, que l'on caresse enfin, pour féliciter. Dans son bureau, Fred demande à Lyz de se dévêtir pour la pesée ; il « s'empare » de son corps aussi naturellement qu'il s'enquiert d'un sujet aussi intime que celui de ses règles. Pour intrusive qu'elle soit, la délicate leçon de pédagogie qu'il lui assène plus tard, dans les douches, sur son cycle menstruel, n'a d'autre visée que de réconcilier Lyz avec sa féminité, et d'en concilier les spécificités avec le sport de haut niveau. Médecin, parent, confident, l'entraîneur se situe-t-il encore dans la zone d'exercice de son métier et de ses missions ? Ne transgresse-t-il pas déjà, ici, les seules prérogatives que l'institution lui assigne ? N'entraîne-t-il pas son élève sur une autre pente que celles qu'il est censé lui apprendre à descendre ?



Aux yeux de l'adolescente en quête de repères et d'assurance, le brouillage des pistes s'avère vite déroutant. L'espace de complicité a valeur de dangereuse promiscuité. Cet espace, constitutif du travail fusionnel entre l'entraîneur et l'élève, est une zone trouble de circulation des tristes appétences, un entre-deux vague et poreux aux intentions malveillantes, propice au glissement vers la chute. C'est un espace impudique de domination où Lyz est mise à nu par Fred qui la dépossède de son corps et de son intimité (dans son bureau). Et qui se voit lui-même, en retour – par accident –, spolié de sa propre intimité à l'heure de la douche. C'est un espace situé aux confins de l'éveil des désirs, où circulent des affects et des émotions, des cadeaux et des flatteries, que Fred manie avec l'art d'un roué séducteur, et dont la jeune fille est évidemment captive.



PERTE D'IDENTITÉ

Le gain de la victoire est l'arme de séduction de Fred qui se retourne contre lui quand, après le succès au championnat de France de Lyz, il « dérape » avec – et dans – sa voiture sur la glace. Le loup sort alors du bois. L'ex-champion frustré (de compétitions dans sa jeunesse, suite à une blessure) peut enfin jouir de sa victoire par procuration. Son narcissisme le fourvoie, dissout sa dignité dans un désir sublimé de la victoire et une décharge pulsionnelle, animale et sans plaisir. Charlène Favier fait dès lors advenir, dans son cinéma organique (superbement photographié par le chef opérateur Yann Maritaud, présent sur tous ses films depuis *Free Fall*), l'effroi de l'agression sexuelle, puis du viol, dont l'expression plastique se répercute sur les parois abruptes et glaciales des montagnes aux crêtes acérées, dans la blancheur sans fond des pistes de ski, dans la rougeur hurlante des lumières et des vêtements. La fille qui gagne se perd peu à peu dans le regard de son mentor, qui lui offre le sentiment illusoire de capter la lumière alors qu'elle n'existe que dans son ombre. Les éclats de lumière rouge sang qui s'écoulent dans l'espace de la mise en scène scandent la dispersion identitaire de Lyz qui, d'élève sous-douée, est devenue en quelques mois une championne partageant le lieu de vie de son coach. Bientôt amoureuse de lui, d'un amour vain et toxique.

Comme dans le conte de Perrault, Lyz est dévorée par le loup, et ne s'appartient plus. Elle s'enfuit sur les routes, tente vaguement de lui échapper. Sa présence se dilue dans le flou des images et les fausses promesses de l'avenir. Le mirage des victoires soudain sans saveur, sans intérêt ni signification. Comme les flocons de neige balayés par le vent qu'elle regarde tomber à la fin, il lui faut sortir du noir, du tunnel ou de « la gueule du loup », découvrir sa propre voie. Trouver une trajectoire nette et filante, sans les sinueuses et périlleuses embardées d'une course de slalom. Avoir enfin la lucidité, la force et le courage de dire non.

Envoi

Black Swan (2005), de Darren Aronofsky. Un directeur de ballet tyrannique pousse sa danseuse étoile dans une relation sexuelle, destructrice de son identité, pour obtenir d'elle la parfaite incarnation de ses désirs.